» Tous ou presque tous nos infirmiers sont morts ; les lésiveuses et les couturières ont également succombé. Le gouverneur a fait débarquer des marins de la station et fait venir des Saintes et de la Martinique deux détachements de disciplinaires pour soigner les malades dans les hopitaux et les ambulances. (Pauvres enfants ! beaucoup ont succombé !...)

» Quatre médecins et quatre sœurs de St-Paul ont été également envoyés par le gouvernement de la Martinique pour venir à notre aide. Un des médecins et une de nos chères sœurs ont succombé quelques jours après leur arrivée. Le médecin est mort au camp Jacob et notre sœur ici dans notre maison, Cette chère campagne n'avait que 26 ans ; elle était forte et bien portante. Elle a eu le bonheur de mourir victime de son dévouement.

» Parmi les sœurs qui sont venues de la Martinique, il y a une jeune belge, des environs de Gand ; notre mère l'a envoyée aider nos sœurs des Saintes, à 16 lieues de la Basse-Terre. Deux autres de nos sœurs ont eu le choléra à la Pointre-à-Pitre ; quoiqu'encore souffrantes, elles sont hors de danger.

» Si les familles blanches et la garnison de la Pointe-à-Pitre ont été épargnées, il n'en a pas été de même à la Basse-Terre et dans les autres localités. Ici, les magistrats et les hauts fonctionnaires du gouvernement, le clergé et les corps religieux ont été fortement éprouvés. Un des vicaires-généraux a succombé, plusieurs frères et sœurs des écoles, qui ont été appelés à soigner les cholériques dans les ambulances, sont morts aussi. Nous avons perdu environ cinquante militaires, tant dans l'artillerie, que dans l'infanterie et parmi les disciplinaires.

» Les familles créoles les plus marquantes ont été les plus éprouvées : beaucoup d'entre elles ont presqu'entièrement disparu. La désolation est générale à la campagne comme à la ville. La misère est à son comble. Le bon Dieu est bien irrité contre la Guadeloupe et il le fait voir d'une manière terrible !

» Le temps n'a pas permis d'oublier les maux qu'a occasionnés le *coup de vent* puisque nous sommes encore sous les ruines, et voilà qu'un fléau nouveau vient affliger notre colonie encore dans le deuil des pertes qu'elle a faites.

« La récolte des cannes à sucre et du café promet beaucoup, la pluie l'ayant favorisée ; mais un nouveau malheur : il n'y a plus personne pour couper les cannes, les nègres étant presque tous morts. La récolte va donc périr faute de travailleurs et tout est déja hors de prix. Beaucoup de pauvres ont succombé à l'atteinte du mal; mais que vont devenir ceux qui restent ? Il y a surtout un grand nombre d'enfants qui sont restés orphelins ; on a ouvert deux asiles pour les recevoir ; tous ne pourront pas y être admis, le nombre est trop considérable.

« Que le temps que nous venons de passer est triste ! et Dieu seul sait ce que l'avenir nous réserve encore de douleurs. Nous, sœurs de charité, nous comptons pour rien nos fatigues et nos veilles. Si nous succombons, nous ne laissons personne dans la misère ; la mort c'est la victoire pour nous.

. . . . . .

« Voilà mon papier qui touche à sa fin et il est près de deux heures du matin. Vous voyez que je vous écris toujours la nuit, tandis que je suis de garde. Depuis le coup de vent, je n'ai jamais eu cinq minutes devant moi pour vous écrire ; cette nuit j'ai avec moi de bons infirmiers et je leur ai confié nos malades quelques instants pour vous conter nos misères. »

—

Dans une précédente lettre, la sœur St.-Louis fait espérer qu'elle reviendra en France dans trois ans pour assister au jubilé de cinquante ans de mariage de ses parents.

SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION.

—

Les Sociétaires sont priés de se tronver tous sans faute à la réunion générale qui aura lieu dimanche prochain 28 janvier à onze heures dans la salle des cours de Physique et de Chimie.

(Entrée par la petite porte contre la grille de l'hotel des Pompiers).

Ils pourront amener ceux de leurs amis qu'ils croient disposés à entrer dans la Société.

—

Depuis trois semaines que la Boulangerie a commencé ses opérations, on a pu chaque jour constater dans la vente une progression satisfaisante.

Première semaine : — onze fournées.
Deuxième semaine : — seize fournées.
Troisième semaine : — vingt fournées.

Ces résultats doivent encourager les Sociétaires, et les porter à augmenter leurs efforts pour attirer de nouveaux membres, et donner à la vente un développement de plus en plus grand.

Tous doivent comprendre que plus la production sera grande, plus les frais diminueront, et plus les bénéfices, augmenteront.

Que chacun apporte sa part de dévouement et de bonne volonté, et la prospérité de la Société, ainsi que les bénéfices sont assurés.

—

Sur la demande d'un grand nombre de Sociétaires, la boulangerie fait maintenant des essais pour produire un pain de ménage, composé uniquement de blé moulu sans extraction, qu'on puisse vendre *vingt cinq centimes le kilog.* — Il est probable que des échantillons de ce pain pourront être présentés à la réunion de dimanche prochain.

—

Les personnes qui désirent faire partie de la Société doivent s'adresser à l'un des membres du Comité d'admission :

MM. Charles Lécluse, rue Beaur-wart, au *Grenadier-Français.*
Pierre Wattel, rue du Grand-Chemin, au coin de la rue de Bois.
Henri Samain, rue du Fort n° 29.

VILLE DE ROUBAIX.

—

COURS PUBLIC DE CHIMIE.

—

Lundi 22 janvier 8 h. du soir.

Encre de Chine ordinaire ; Encre de Chine acidulée ; Encre de Chine alcaline, Encre de Chine préparée en France; Encre indélebile de M. Traille. Préparation des Encres rouge, jaune, verte et bleue employées dans le commerce. Encres pour écrire sur le zine et sur le fer blanc.

—

On se appelle que l'encre a fait l'objet du dernier cours de chimie ; M. Jaudeau continuera le même sujet au cours de lundi prochain 22 janvier. On peut voir, par le programme ci dessus, que ce cours ne sera pas moins intéressant que le précédent. A Roubaix, on fait un usage assez fréquent d'encres de couleur : aussi aimons nous à croire que beaucoup de personnes tiendront, sinon à apprendre à les préparer elles-mêmes, au moins à en connaître la composition.

H. L.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

FAITS DIVERS

— Le télégraphe nous a transmis, en quelques mots, la nouvelle d'un des plus terribles accidents de mer que l'histoire des naufrages ait, dans ces derniers temps, consigné dans ses sinistres annales. Un steamer anglais, le *London*, parti de Plymouth pour Malbourne (Australie) avec 270 passagers à bord, a sombré en mer. De toutes les personnes qui étaient à bord, 19 seulement ont échappé à la mort, et sur ces 19 personnes — nous le regrettons pour l'honneur de la profession de marins, 16 faisaient partie de l'équipage, c'est-à-dire appartenaient à cette classe d'hommes à qui l'honneur et le devoir imposent l'obligation, au moins morale, de rester les derniers, autour du capitaine, sur les débris d'un navire en perdition.

Nous empruntons à une lettre de Londres les renseignements suivants sur cet épouvantable évènement :

« On écrit de Plymouth le 16 janvier au soir que le vapeur *London*, appartenant à MM. Money Wigram et fils, parti de Londres pour Melbourne, a sombré en mer avec 270 personnes à bord. Les survivants, — 17 marins et 3 passagers, — ont débarqué à Falmouth aujourd'hui dans une barque italienne *Marianople*. L'ingénieur, M. John Greenhill, qui était leur officier, a fait le rapport suivant : « Nous avons quitté Plymouth le 6 janvier. Le 7 nous avons pris beaucoup d'eau à cause de la pluie; le 8, de même. Le 9, nous avons perdu le foc et les hauts mâts; environ à 9 heures de l'après-midi nous avons perdu le bateau de sauvetage ; une forte tempête s'éleva alors. Le 10 à 3 heures du matin le vaisseau vira de bord dans l'intention de retourner à Plymouth. Environ au même instant, le bateau de sauvetage du tribord a été enlevé par la grosse mer, qui emporta aussi la chaloupe du tribord. A midi, au 46°8' N. de latitude, et au 0°87' de longitude O., nous naviguions avec une grosse mer; elle emporta le dessus de la chambre à la machine, l'eau pénétra et éteignit le feu. Les passagers rejettaient l'eau avec des sceaux par dessus le navire, 11 janvier. La tempête avait encore augmenté, avec une très grosse mer, bientôt le pont était complétement balayé. Durant la matinée entière, on a fait tout ce qu'il était possible pour arrêter la voie d'eau, mais sans résultat. A six heures environ du matin les étambots ont été enlevés. Tous les efforts ont été faits pour les retenir, mais on a reconnu que c'était impossible. A dix heures du matin, nous lançames à la mer la chaloup de tribord, qui sombra malheureusement. A 1 heure de l'après midi nous pouvions voir le vaisseau s'enfoncer graduellement, il était alors enfoncé dans l'eau aussi bas que la chaîne de mouillage. A deux heures on lança à la mer la chaloupe de bâbord avec 3 passagers et 16 hommes d'équipage. Environ cinq minutes après que ce bateau fut lancé, nous avons vu le navire s'enfoncer la proue en avant avec 270 personnes environ à bord; tout le monde paraît avoir péri. Il y avait encore deux autres bateaux prêts à partir quand on lança le premier, mais il était trop tard. Ceux qui étaient dans la chaloupe de babord furent accueillis par la *Marianople* et traités avec bonté par le capitaine Carasa. »

— Les plus terribles de tous les drames sont encore les drames de la mer.

Il y a un mois, un navire français, l'*Amiral-Magon*, de Saint Servan, partait de Swansea pour Lisbonne, avec un chargement de charbon. Le 13 décembre, dans la nuit, par une brune épaisse, un navire l'aborde ; les avaries sont si graves que l'équipage de l'*Amiral-Magon* est forcé de se réfugier à bord du bâtiment abordeur, qui portait le pavillon anglais.

Le capitaine regardait au large son navire qui s'effaçait à l'horizon. Tout à coup, il pousse un cri : « Où est le novice Michel Saint-Julien ? »

Il appelle. Le mousse est resté à bord. Et sur l'immensité de l'Océan, aucune trace de l'*Amiral-Magon*. Le navire a sans doute coulé. L'enfant est mort.

Et l'enfant vivait. Au moment de l'abordage, le petit Michel tournait les manœuvres sur l'avant du bâtiment. Ss tache finie, il passe à l'arrière et pousse un cri. Le navire s'éloignait, emportant l'équipage. Michel etait seul sur l'*Amiral-Magon*, et ses cris se perdaient dans les mugissements de la mer.

Après avoir pleuré, il se redressa. Le navire faisait eau. Il se mit aux pompes, il alluma un fanal, il sonna la cloche, et toute la nuit l'enfant lutta contre la tempête. Le jour venu, il aperçoit une voile au loin. Il hisse le pavillon de détresse. La voile passe. Michel retourné à la pompe. Vers midi, à l'horizon, un autre navire; mais, comme l'autre, celui-ci ne voit rien et disparaît.

A ce moment, le chien et les chats du bâtiment viennent se caresser aux jambes du novice. Ils ont faim, Michel déjeune et partage avec eux ses provisions de jambon, du pain. Puis à l'œuvre encore ! A la pompe ! Aux signaux !

Ces alternatives de luttes, d'espérance et de désespoir durèrent trois jours. A la fin, un paquebot brémois passa assez près de l'*Amiral-Magon* qui sombrait tout à fait, pour apercevoir Michel Saint-Julien.

L'enfant fut recueilli ; le navire gagnait l'Amérique ; mais une tempête le forçait à relâcher à Milford, où il est arrivé le 3 janvier : c'était le paquebot brémois *Gustave*, capitaine Callin, allant du Havre à New-York.

C'est de là que l'enfant vient d'écrire à son capitaine.

Dans quelques jours le revenant sera à Saint-Servan, avec les trois chats, le serin, le chien de l'équipage.

— On nous rapporte, de l'affaire Poncet dit la *Patrie*, une anecdote qui tend, une fois de plus, à prouver l'excentricité de nos voisins d'outre-Manche.

Une société, composé de quatre Anglais, quittait Londres lundi matin et venait s'installer à Versailles, afin de suivre les débats concernant le meurtre de l'ex-fonctionnaire de l'administration anglaise

Samedi, au moment d'une suspension d'audience, Poncet, dont le calme était plus simulé que réel réclama un peu de vin, afin de ranimer son courage. Le concierge du palais, M. Masson, lui en apporta dans un verre.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que l'un des Anglais accourait chez le concierge, et offrait d'acheter le verre moyennant dix louis. Sur le refus de M. Masson, on lui envoya un second messager. Celui-ci ayant éprouvé le même échec, les deux autres Anglais se présentèrent et tinrent ce langage au propriétaire de l'objet si désiré :

— My dear will you enfin nous donner le verre dans lequel you have porté à boire to Poncet. Nous offrons à vous pour ce relique vingt louis.

Plus M. Masson refusait plus les habitants d'Albion insistaient. Mais ce qui dépeint mieux encore la persistance et l'entêtement des excentriques sujets de la reine Victoria, c'est que les amateurs de ce verre ont déclaré qu'ils ne désespéraient pas, à un prochain voyage, de faire revenir M. Masson, sur sa détermination.

— Mardi soir à Paris, le boulevasd des Italiens était plus bruyant que de coutume. Carnaval ! carnaval !

Femmes qui rient, gamins qui hurlent, badauds bouches béantes. vieillards haussant les épaules, la foule ameulée !

Pourquoi ? Est-ce une troupe de pierrots allant à l'Opéra, un couple de pipelets en goguette, une vielle Anglaise ivre de genièvre ?

Non... c'est un être bizarre, bizarre de démarches, bizarre d'allures, bizarre de costume, bizarre de figure.

Il porte un paire de bottes faites d'une peau rugueuse qui laisse un vague parfum de musc, c'est du cuir de rhinoceros ; la culotte est d'une étoffe indéfinissable; elle tient du nankin et de la peau de daim, et affecte la forme d'un sourouak, Le gilet a des boutons d'émeraudes, la ceinture est un cachemire, le paletot porte capuchon ; il est d'un tissu impossible à définir, et doublé en peau de grébe-blanc. Enfin un chapeau d'un mètre d'envergure, d'un pied de haut, couvre son chef; sous cette coiffure immense, de grands cheveux grissonnants, une barbe vénérable, puis à la main un bambou.

Quel était cet homme après lequel hurlaient les voyous ? Un masque, disaient les moutards ; un fou, disaient les commères, Pipe-en Bois, disaient les étudiants ; un original, disaient les artistes ; ceux-là seuls approchaient de la vérité.

C'était un savant, un naturaliste, un explorateur : c'était Smark, le grand Smark, parti depuis dix ans de Philadelphie pour explorer toutes les contrées mystérieuses de l'Afrique, au compte d'une grande Société géographique.

Depuis son départ, il n'a pas donné signe de vie, et il a vu Tombouctou, le Nil blanc, le Nil bleu, des Nils de toutes les couleurs, les montagnes de la Lune, la lune elle-même peut-être. Et il a traversé Paris avant-hier, et il est parti pour retourner en Amérique, et il a secoué la poussière de ses souliers à la porte de la gare Saint-Lazare, en maudissant le centre des lumières, qu'il regarde comme une ville barbare... parce que des drôles l'ont hué.

Et il disait avec dédain :

« A Tombouctou, c'était de même ; cependant ils étaient un peu plus sauvages, ils me jetaient des pierres. »

O civilisation ! entre la grande cité blanche et la grande cité noire, il n'y a que la différence de l'injure aux coups de pierres. Ne chantons pas victoire, ici il n'y a pas de cailloux dans les rues.

— Chez les Américains, rien ne se passe comme ailleurs. Un poste entier de la Caroline du Sud vient d'être désarmé par des singes. Hâtons-nous de dire que c'était un poste de nègres. Les noirs sont, en général, très paresseux. Une nuit tout dormait dans le poste de Jacktown, situé près d'un bouquet de cocotiers. La sentinelle elle-même s'était couchée par terre et ronflait.

Or, depuis quelques jours, le bouquet de cocotiers était habité par une famille de grands singes qui étudiait les nègres et leur faisait des grimaces. Cette nuit-là les rusés quadrimanes s'approchèrent d'abord de la sentinelle et lui enlevèrent son fusil, avec lequel l'un d'eux fit immédiatement faction. Puis ils entrèrent dans le poste, firent main basse sur toutes les armes et commencèrent un vacarme affreux.

Eveillés dans leur premier sommeil, les noirs crurent avoir à leurs trousses une légion de diables et s'enfuirent en poussant des cris horribles. Les singes depuis ce jour, imitent les évolutions militaires auxquelles ils ont assisté, battent le tambour et sonnent le clairon. Mais personne n'ose approcher du poste pour les désarmer, attendu que les fusils sont chargés.

— M. X..., propriétaire aux environs de Philippeville, dit l'*Africain*, voit, ces jours ci, une ombre qui se promène dans son jardin, à huit heures du soir. Furieux, M. X... admoneste ses fermiers de laisser rôder les bœufs pendant la nuit et court avec un baton pour ramener le bœuf déserteur. Arrivé auprès de l'animal, il lui allonge un énorme coup de trique. Aussitôt un rugissement terrible s'échappe de la poitrine du bœuf supposé : c'était un lion de la plus grande espèce. Cependant il se retira tranquillement, toujours grondant, et M. X..., terrifié, tremblant de tous ses membres, resta fixé au sol, le baton levé, vraie statue d'Hercule asssommant le centaure Nessus. C'est dans cet état qu'il fut retrouve par ses fermiers.

Malgté les quinze ou vingt jours écoulés, on dit que M. X... n'est pas complétement rétabli.

Théâtre de Roubaix

Dimanche 21 janvier 1865.

LE BOSSU, drame en 5 actes et 11 tableaux.
On commencera à 6 h. 1/2.

Lundi 22 janvier 1865,

LES FEMMES FORTES, comédie en trois actes par Victorien Sardou.

LE DERNIER COUPLET, comédie en un a.
LA SONNETTE de nuit. vaud. en un acte.
On commencera à 6 3/4,

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 19 janvier.

Les affaires n'ont eu quelque animation que sur l'italien qui s'est élevé à 62,35. Les autres valeurs sont plus ou moins faibles. Les Consolidés anglais étaient hier de 87 1/4 à 3/8 ; la côte d'aujourd'hui a encore manqué. La rente a fléchi de 68,70 à 68,55, le Mobilier de 830 à 815 et l'Espagnol de 438,75 à 433,75. Parmi les chemins de fer, le Lyon est ferme à 857,50, le Nord est à 1107,60. Les Lombards ont varié de 425 à 417,50. Le Saragosse finit à 221,25, le Nord d'Espagne à 182,50 ; les Romains à 156,25 et les Portugais à 187,50. Le Comptoir d'escompte reste à 937,50 et la Société générale à 600

Cours moyen du comptant: 30/0 68 62 1/2
4 1/2, 0/0 98 50
Banque de France 3,670.
Crédit Foncier 1,315

COURS DE LA BOURSE

Cours de clôture	le 19	le 20
3 % ancien	68,62 1/2	68.65
4 1/2 %	98,50	,50

COMMERCE

Havre, 19 janvier. *Cotons.* — Les meilleurs avis de Liverpool ont redonné plus de ton à notre marché, mais on ne cote encore que peu d'affaires; le coton disponible est plus ferme, et l'on a payé du mieux pour le livrable, soit de 237 fr. 50 à 240 fr. pour Louisiane bareley middling, 235 fr. pour stric good ordinary à low middling, etc. Il y a, du reste, passablement d'affaires en Amérique à livrer, qui échappent à la côte. A livrer, le Madras mars est tenu à 200 fr.

Les courtiers, en révisant la cote cette après-midi, ont baissé de 5 fr. le bas des désignations au-dessus en Amerique, ainsi que la plupart des cotons de l-Inde, et de 10 fr. les Cocanadah. Toutefois, la cote est parfois depassée pour les Amériques. Très bas Louisiane de 235 à 237 fr. 50 bas dito, de 250 à 255 fr.

Les ventes à quatre heures vont à 947 b.

Laines. — Notre enchère d'hier a très bien marché, et il a été adjugé environ; 1,700 b. sur 3,400 présentées; on a obtenu les pleins prix pour les laines de l'ancienne tonte, mais celles de la nouvelle, chargées de chardons, ont été écoulées à prix plutôt un peu plus faciles; outre les partie traitées à l'enchère, nous avons à signaler la vente de 74 b. Buenos-Ayres, coint, de 1 fr. 62 c. 1/2 à 2 fr. 25 et de 32 b. Monte-Video de 1 fr. 15 à 2 80.

Liverpool, jeudi. — Voici la cote arrêtée par les courtiers : Middling Georgie, 19 3/4; Mobile, 19 7/8; Louisiane, 20; fair Jumel roule, 23; dito ouvert, 23 1/4 (baisse 1/4); Fernambourg, 21 1/4; Maceio, 19 3/4 (baisse 1/4); Sawgiunid, 18 1/4 (baisse 1/4); Broach, 17 1/4 (baisse 1/2); Oomrawutte, 16 3/4 (baisse 1/2); Dholleral, 17 1/4 (baisse 1/4); Comptah, 17 (baisse 1/4); Bengale, 12 1/4 (baisse 3/4); Kurrachée, 13 1/4; Tinnevelly, 16 3/4 (baisse 1/2); Chine, 17 3/4.

Aujourd'hui, ventes 12,000 b., prix plutôt cher pour Amérique.

Marseille, 18 janvier. — Cotons en baisse; Jumel sur mars, 270; avril, 268. — Soies filatere Brousse, 100. — Huiles nationaires.

Manchester, 16 janvier. — Notre marché a été calme aujourd'hui pour les filés pour l'exportation, et pour vendre les détendeurs ont été obligés de faire une concession de 1/2 d. par livre ; à cette baisse toutefois, on a fait quelques affaires. Les filés pour la consommation, on ne fait rien, et les prix sont pleinement en baisse de 1/2 à 1 d. par livre ; les manufacturiers, qui sont les principaux acheteurs de ces filés, se tiennent en dehors des affaires, et même à la baisse ci-dessus, il n'y a aucun empressement aux achats.

Les tissus ont été très calmes aujourd'hui, et les prix de toutes les cordes sont plus faibles ; on a toujours fait si peu d'affaires, qu'il est presque impossible de bien préciser la baisse. Les avis de l'Inde reçus aujourd'hui sont cependant plus satisfaisants ; mais aux cours actuels de notre marché, les acheteurs pour cette destination ne paraissent pas encore disposés à opérer.

TÉLÉGRAPHIE.

Tarif intérieur établi par la loi du 3 juillet 1864.

1. Entre deux bureaux d'une même ville ou d'un même département :
1 à 20 mots, adresse et signature comprises 1 »
Chaque dizaine de mots ou fraction de dizaine excédante. » 50
2 Entre deux bureaux de départements différents.
1 à 20 mots, adresse et signature comprises 2 »
Chaque dizaine de mots ou fraction de dizaine excédante. 1 »
La date, l'heure du dépôt et le lieu du départ sont transmis d'office.

On nous adresse la lettre suivante :

« Quincy-Segy, près Meaux, 15 févr. 1865.

« Expédiez-moi, je vous prie, un 1/2 flacon de votre excellente Huile de Marrons d'Inde. Elle me soulage, et j'en suis satisfait. Ci joint 5 francs en timbres-postes

« ADOLPHE AUBRY, vigneron. »

A M. Genevoix, 14, Beaux-Arts, Paris

L'Huile pure de Marrons d'Inde contre les douleurs de la goutte, des rhumatismes et des névralgies, se vend 5 et 3 fr. dans les pharmacies. — Exiger la signature E. GENEVOIX. 5399

COMPAGNIE DES

Mines de Béthune.

DÉPOT DE

CHARBONS GRAS

des fosses de
BULLY, MAZINGARBE ET VERMELLES,
A Roubaix, rue Latérale, près la gare du chemin de fer.

VENTE A L'HECTOLITRE
Mesure des fosses.

PRIX COURANTS.

GROSSE GAILLETERIE, 2 fr. 75 — l'hectolitre pesant 80 mis en voiture et rendu à domicile, pour la ville (octroi compris)

MOYEN (dit tout-venant) 1re qual., 1 fr. 85; 2e id. 1 fr. 75 — l'hectolitre, mesure des fosses, mis en voiture et rendu à domicile pour la ville (octroi compris)

FINES OISETTES 1 fr. 65

GROSSE GAILLETERIE, 2 fr. 70 — l'hectolitre pesant 80 k. pris au dépôt et mis en voiture pour la ville (octroi compris)

MOYEN (dit tout-venant) 1re qual., 1 fr. 80; 2e id. 1 fr. 70 — l'hectolitre, mesure des fosses, pris au dépôt et mis en voiture pour la ville, (octroi compris)

FINES NOISETTES, 1 fr. 60

GROSSE GAIL. LETERIE 2 fr 65 — l'hectolitre de 80 kilogr. pris au dépôt et mis en voiture pour la campagne.

MOYEN (dit tout-venant) 1re qual., 1 fr. 75; 2e id. 1 fr. 65 — l'hectolitre, mesure des fosses, pris au dépôt et mis en voiture pour la compagne

FINES NOISETTES, 1 fr. 55

(Au comptant sans escompte.)

N. B. *La Compagnie des Mines de Béthune a l'honneur de faire remarquer à Messieurs les consommateurs qu'il existe à leur avantage une différence de prix entre l'hectolitre dit mesure des fosses et l'hectolitre ordinaire, mesure à ras.*

Les droits d'octroi seront défalqués sur les prix ci-dessus, pour les personnes ayant l'entrepôt.

S'adresser à M. Louis COURTRAY, représentant de la Compagnie, rue Pauvrée 33, ou au dépôt même, rue Latérale près la gare du chemin de fer.